

Le Monde 14 mars 1970

La dernière lettre de José Maria Arguedas à Hugo Blanco

LE 26 novembre 1969, après une dernière méditation dans une salle de cours de l'université d'agronomie de Lima, où il enseignait la langue quechua et l'ethnologie, José-Maria Arguedas se tira une balle dans la tempe. Il laissait un message d'excuses au recteur et aux étudiants de l'université. «*Toute ma vie, ma véritable maison a été l'université.*»

C'ÉTAIT une soirée grise, cotonneuse et fraîche d'avant l'été austral de Lima. Il pleuvait depuis plus d'une semaine sur la sierra, et le Rimac charriait des flots jaunâtres et anormalement rapides pour la saison.

«*Oh! Je ne suis pas bien. Je ne suis pas bien. Mes forces déclinent. Mais si je dois mourir maintenant, je mourrai plus tranquille...* » Ce cri de détresse et de résignation, José Maria Arguedas venait de le lancer, quelques jours plus tôt, vers Hugo Blanco, son ami, le leader syndicaliste du haut Pérou condamné à vingt-cinq ans de prison et incarcéré au bagne du Fronton (1). Sibille, une Chilienne brune et mince, seconde femme de José Maria Arguedas, avait elle même porté le message au prisonnier têtu du Fronton. Une fraternité solide, chaleureuse, plus forte d'être récente, unissait l'écrivain qui avait mis son talent au service des paysans opprimés du haut Pérou et le syndicaliste qui payait de sa liberté le combat qu'il avait mené en faveur des hommes de la sierra. Tout ce qu'aimait José Maria, tout ce qu'il avait aimé, ce à quoi il croyait, écrivain de l'intérieur et non pas de l'exil, était là, dans ce cadre étroit et vaste comme le monde sous le ciel maussade d'un hiver qui ne s'achevait pas.

Ce n'était pas la première fois que l'auteur des *Fleuves profonds* tentait de mettre fin à ses jours. D'où venait cette angoisse profonde, cette tristesse accablante, cette incapacité à surmonter son passé affectif, ce refus de lutter contre la tentation du néant ?

Deux êtres seulement connaissaient sans doute la réponse à ces questions, que les amis, péruviens et étrangers, de l'écrivain, continuent de se poser : Sibille, témoin des tempêtes silencieuses et intérieures de José Maria : Hugo Blanco, compagnon d'idéal et de combat. Non pas une, mais deux réponses, complémentaires, parallèles, reflets du désespoir intime et de la foi dans la victoire finale. «*Une combinaison diabolique de circonstances intimes et externes se sont conjuguées pour me neutraliser alors qu'à mon âge je devrais produire avec plus de sérénité* », confiait-il, voilà trois ans, à Angel Rama (2). Est-il mort seulement de n'avoir pu apaiser ses tourments intérieurs ou du «*conflit des deux cultures de son pays* » ?

Cinq jours après le coup de feu de San Marcos, la mort de José Maria Arguedas, puis son enterrement, furent l'occasion d'une manifestation spontanée, que les autorités ne pouvaient interdire mais qui avait un léger parfum de «subversion». Visages durcis, airs mélancoliques et tendres de la «quena», la flûte indienne, bonnets de laine de couleur des hommes de l'Altiplano, chants révolutionnaires : le dernier hommage de la vraie gauche péruvienne à José Maria Arguedas s'adressait aussi à Hugo Blanco et à tous ceux qui ont lutté contre une oppression séculaire.

«J'ai pleuré, confiait l'écrivain au syndicaliste. J'ai pleuré de peine et de joie...» «J'ai pleuré, écrivait Hugo Blanco, en apprenant ce que me disait ta femme. Tayaty José Maria, mon père, comment pourrions-nous nous repentir de nous écrire en quechua, cette langue si douce ? Quand nous avons besoin d'aide et que nous appelions, c'était en quechua. Et quand nous nous rencontrions sur les chemins de la puna» (3), même sans nous connaître, nous avons coutume de nous saluer, de nous inviter à prendre un verre, de nous offrir un peu de coca. Nous nous informions de notre route et nous bavardions quelques instants... Ne crois-tu pas que mon cœur s'attendrit en voyant que tu as réussi à traduire en espagnol notre langue, afin que tous la connaissent et puissent saisir ne serait-ce qu'une modeste partie de tout ce qu'elle peut exprimer ? Je ne peux dire ce qui se passe en moi quand je te lis. C'est pour cela que je ne peux le faire comme pour les choses ordinaires ni aussi fréquemment. Oh ! quand je pense à nos «punas» avec tout leur silence, leur douleur qui ne pleure pas, quand je pense aux ravins de la montagne, aux fleurs et au chant des oiseaux. Quand tous ces souvenirs m'envahissent je pense à toi... Quelle joie tu aurais eue de nous voir descendre de toutes les «punas » et entrer dans Cuzco, sans crainte, sans humiliation et en criant «A mort tous les gamonales ! Vive les travailleurs ! » En nous entendant, tous les petits Blancs se sont mis dans leurs trous comme s'ils avaient vu des fantômes. Devant la porte même de la cathédrale, avec un haut-parleur, nous leur avons fait entendre la vérité, celle qu'ils n'ont jamais entendue en espagnol. Nous l'avons dite en quechua. Ceux qui ne savent ni lire ni écrire, mais qui savent travailler et lutter, ceux-là leur ont fait entendre la vérité. Et je t'assure que tous ces hommes en ponchos ont presque fait éclater la place d'Armes. Mais le jour reviendra, non pas seulement identique à celui que je viens de te conter, mais un autre plus grand. Oui, des jours plus grands viendront ! Et tu les verras. Ils sont très clairement annoncés. A bientôt, Taytay. Ne m'oublie pas... »

José Maria Arguedas ne pouvait pas ne pas réagir avec émotion à cette évocation de la brève occupation du Cuzco, en octobre 1962, par les paysans des fédérations syndicales de la vallée de la Convencion. Fils d'un petit magistrat de la sierra, ayant passé toute son enfance parmi les

paysans, n'ayant guère parlé que le quechua jusqu'à l'âge de neuf ans, Arguedas a voulu dans ses œuvres, depuis *Yawar fiesta* jusqu'à *Tous sangs mêlés*, présenter une défense et illustration de la condition indienne. « Fils de Blancs, élevé parmi les Indiens, revenu au monde des Blancs, il est un témoin privilégié pour évoquer l'opposition entre les deux faces de son être. » A cette définition de l'écrivain péruvien Mario Varga Llosa, répond celle, plus fraternelle d'Hugo Blanco : « *Arguedas est le seul écrivain péruvien qui ait compris et vécu le problème indien...* »

«Hugo, cœur de pierre et de colombe, écrivait à la fin novembre José Maria Arguedas au prisonnier du Fronton. Dans « les Fleuves profonds j'ai imaginé l'invasion d'Abancay par les plus misérables et les plus méprisés des paysans indiens avec un pressentiment. Ceux qui étudient les temps qui viennent, ceux qui ont des connaissances dans les luttes sociales et dans la politique, ceux-là comprendront ce que signifient ce soulèvement et la prise de la ville que j'ai imaginée. Comment ces hommes ne se soulèveraient-ils pas avec une violence encore plus grande le jour où ils ne poursuivront pas seulement la mort de la peste, du typhus, mais celle de tous les gamonales, le jour où ils auront réussi à vaincre leur peur et leur horreur ?

« Âmes de pierre et de colombe »

« Qui réussira à leur faire surmonter cette terreur nourrie pendant des siècles? Qui ? Y a-t-il un homme quelque part dans le monde qui les éclaire et les sauve ? Existe-t-il oui ou non ? Les plus grands critiques n'ont pas tout d'abord pu découvrir l'intention réelle du roman, celle que j'ai voulu mettre au cœur même de son courant. Un seul finalement y est parvenu, un seul, et je l'ai proclamé très clairement. Et maintenant, mon frère ? N'est-ce pas toi-même qui a pris la tête de ces pauvres Indiens des haciendas, des plus exploités de tous les exploités de notre peuple, plus fouettées que les ânes et les chiens, couverts des crachats les plus immondes ? Ne les as-tu pas transformés en vaillants parmi les vaillants? Ne les as-tu pas fortifiés, n'as-tu pas endurci leurs âmes? Fortifiant leurs âmes, âmes de pierre et de colombe, qu'ils conservaient au plus profond d'eux-mêmes, n'as-tu pas pris le Cuzco et proclamé devant la cathédrale, comme tu me le dis dans ta lettre, l'effroi des gamonales? Oui, ceux-ci, tu les as apostrophés en quechua, tu les as contraints à se réfugier dans des trous comme des souris. Tu les as fait courir, ces protégés du vieux Christ, du Christ de plomb. Mon frère, mon cher frère, comme moi d'allure un peu blanche mais de cœur indien ! Quant à moi, je n'ai bien su pleurer que des larmes de feu. Mais avec ce feu j'ai un peu purifié la tête et le cœur de Lima, la grande ville qui ne connaissait pas bien son père et sa mère ! Je leur ai un peu ouvert les yeux. J'ai lavé un peu les yeux des hommes de notre peuple pour qu'ils nous voient mieux. Et je crois que j'ai relevé un peu l'image, notre

véritable image, devant les peuples que l'on appelle étrangers. Je crois que je l'ai relevé assez haut et en pleine lumière pour qu'ils nous estiment, pour qu'ils sachent qu'ils peuvent compter sur notre force, pour qu'ils ne s'apitoient plus sur nous comme sur les plus orphelins des orphelins, et pour qu'ils n'aient plus honte de nous, jamais.

«Mon frère, toi qu'ont attendu les plus brutaux de nos gens, nous avons fait ces choses. Toi l'une et moi l'autre. Mon frère Hugo, homme de fer qui pleure aux larmes. Toi qui ressembles tellement à un comunero (4), j'ai vu un jour ta photo dans une librairie du quartier Latin à Paris et je me suis redressé de joie en la voyant à côté celles de Camilo Cienfuegos et du « Che » Guevara. Ecoute-moi, je vais te faire une confession au nom de notre amitié personnelle toute récente. En lisant ta lettre, j'ai compris que ton cœur est tendre comme une fleur, comme celui des comuneros de Puquio, mes semblables. C'est hier que j'ai reçu ta lettre. J'ai passé la nuit debout, marchant d'abord, écoutant ensuite cette force de la joie et de la révélation.

Je ne suis pas bien, je ne suis pas bien, mes forces déclinent. Mais, si je dois mourir, je mourrai plus tranquille. Ce beau jour dont tu parles et qui viendra, ce jour où nos peuples renaîtront, ce jour-là arrive, je le sens, je sens son aurore au bord de mes yeux. Dans cette lumière ta douleur ardente tombe goutte à goutte sans jamais s'arrêter. Je crains que cette aube ne coûte beaucoup de sang. Tu le sais, et c'est pour cela que tu cries depuis ta prison, c'est pour cela que tu lances des apostrophes et des conseils. Tout comme dans le cœur de ceux qui m'ont élevé quand j'étais enfant, il y a de la haine et du feu en toi contre les gamonales de toute espèce. Et pour ceux qui souffrent, pour ceux qui n'ont ni terre ni maison, tu as un cœur énorme. Et comme dans l'eau des sources très pures, un amour qui fortifie et réjouit le ciel.

Ton sang est le mien, comme le sang de don Victo Pusa et de don Felipe Maywa (5). Don Victo et don Felipe me parlent jour et nuit, sans cesse ils pleurent au-dedans de moi...

Hugo, ils m'ont élevé, ils m'ont aimé parce qu'ils voyaient que j'étais fils de misti, parce qu'ils voyaient qu'on me méprisait comme un Indien. C'est en souvenir d'eux que j'ai écrit ce que j'ai écrit, que j'ai appris tout ce que je sais. Et toi aussi tu sais être le frère de celui qui sait être un frère semblable à ton semblable, à celui qui sait aimer.

Jusqu'à quand pourrai-je t'écrire? Même si la mort me saisit, tu ne pourras m'oublier, écoute-moi, homme péruvien, fort comme nos montagnes aux neiges éternelles, que la prison endure et transforme en pierre et en colombe.

Je t'écris, heureux, au milieu de mes angoisses mortelles. Mais la tristesse des égoïstes ne nous atteint pas. Nous recevons la puissante tristesse du peuple, du monde, de ceux qui connaissent et qui voient

l'aurore. Ainsi, la mort n'est plus la mort et la tristesse n'est plus souffrance. N'est-ce pas, mon frère ?... »

Moins d'une semaine après avoir rédigé cette lettre où il annonçait presque la fin, Arguedas, métis qui avait voulu se fondre dans le peuple indien, écrivain romantique, prophète désespéré, se tua d'une balle dans la tête. En apprenant cette mort, au Fronton, Hugo Blanco n'écrivit que quelques lignes.

« Mon père José Maria, tu as trouvé ce que tu cherchais dans les larmes, ce que tu attendais dans les peines. Tu es arrivé. L'éveil de tes frères indiens est venu, le soulèvement de tes fils est arrivé. Comme tu le disais, maintenant ce n'est plus seulement pour demander une grande messe contre le typhus. Comme tu le disais, maintenant c'est pour la terre que ton peuple se soulève. Maintenant, c'est pour arracher ce qui lui appartient des mains des usurpateurs. Comme tu le disais, c'est pour assumer sa dignité humaine. Maintenant le repos de ton peuple n'est plus un rêve. C'est la pause du condor avant de s'élever plus haut. Comme tu le disais, l'aube est proche, elle se voit déjà. Et comme tu le disais, en voyant cette aube, la peine n'est plus la peine et la mort n'est plus la mort... »

MARCEL NIEDERGANG.

(1) Voir le Monde du 29 janvier 1970.

(2) Cité par l'hebdomadaire Marcha de Montevideo du 5 décembre 1969.

(3) La puna, steppe des hauts plateaux andins, est le domaine des troupeaux de lamas. Au-dessus de 4 000 mètres d'altitude, la puna brava devient carrément désertique.

(4) Le comunero est le paysan indien vivant dans une communauté indigène.

(5) José Maria Arguedas a souvent fait allusion aux domestiques Indiens de l'hacienda où il avait passé son enfance et qui l'avaient initié aux coutumes et aux chants des communautés indigènes.